

Revue de Presse

Le Chaland qui passe - L'Atalante

Sortie 1934

« (...) Les lents voyages de la péniche, au long des canaux couverts de brume ; les escales forcées devant les écluses ; la traversée de Paris sur le fleuve, les quais, les ponts ; les haltes du chaland près de quelque hameau perdu... tout cela a permis à Jean Vigo de nous offrir une succession d'images merveilleuses par leur qualité plastique et leur nouveauté. »

Anonyme, Comœdia, 23 avril 1934.

• • •

« (...) M. Jean Vigo, dont nous n'avions guère goûté le *Zéro de conduite*, a construit avec l'Atalante, que l'on verra bientôt, une œuvre solide, bien charpentée, sincère (...). *L'Atalante* est un film original qui nous apporte de bien jolies images de canaux embués de brume dans les frais matins ou les soleils couchants, et se pare de ces mille choses qui ne sont rien, mais dont la somme crée l'ambiance. Une musique de M. Maurice Jaubert, simple comme l'âme des personnages, souligne l'action d'arabesques légères (...). Mlle Dita Parlo a de bons instants dans le rôle d'une jeune marinière ; M. Michel Simon, abandonnant les poncifs faciles qui amusent souvent l'audience du public, a cherché la vérité humaine. Sa création du vieux marinier est incomparable ; elle lui vaudra un des grands succès de sa carrière - s'il y a encore une justice au cinéma. »

Jean Marguet, Comœdia, 30 avril 1934.

• • •

« *L'Atalante* ? De l'humain. De l'humain chez les pauvres gens. En chandail et camisole. Pas de cristaux étincelants sur la nappe. Des torchons qui pendent, des casseroles. Des baquets. Du pain. Un litre. Des lueurs humbles dans la demi obscurité accrue par les brouillards du fleuve. L'ombre furtive de Rembrandt qui se rencontre, entre des meubles rugueux et des cloisons de planches, avec l'ombre sournoise de Goya, des guitares, des chiens galeux, de grossiers masques de danse, des monstres empaillés, des mains coupées dans un bocal, cet étrange parfum d'exotisme et de poésie que tout vieux marin traîne après lui dans les relents du rhum et du goudron, je ne sais quel rayon inattendu des mers illuminées dans le plus pauvre repaire (...) »

Élie Faure, Pour Vous, n°289, 31 mai 1934.

• • •

« (...) Le film de Jean Vigo (dont la censure ne nous a pas permis de voir le beau film *Zéro de conduite*) est une de ces œuvres où le cinéma se rapproche davantage de la poésie que du roman. Il ne se passe à peu près rien dans *Le Chaland qui passe* ; mais chaque image apporte avec elle une évocation, une sensation nouvelle. Une atmosphère d'angoisse et de désespoir, créée par des moyens très simples enveloppe chaque tableau. On y sent de la sincérité et de la pitié, peut-être aussi une sorte de sourde révolte. Mais, sans doute, n'est-ce point là un film très spectaculaire. Il laisse à chacun une impression de malaise et, parfois, il dérouté le spectateur par le mépris du style, des conventions habituelles du cinéma (...). *Le Chaland qui passe* fait songer au livre de Céline, *Le Voyage au bout de la nuit*. En tout cas, un tempérament s'y exprime. Et c'est rare. »

Jean Vidal, Pour Vous, n°305, 20 septembre 1934.

• • •

« (...) Avec *Le Chaland qui passe*, Jean Vigo a surtout cherché à faire un drame simple, humain, sans complications intellectuelles et sans à-côté politiques. Il a réussi un film délicat et triste, dont l'atmosphère enchante et surprend, et où l'anecdote disparaît derrière le décor harmonieux et mouvant d'un paysage de champs, d'eau et de ciel (...) »

Anonyme, Cinémonde, 7ème année, n°309, 20 septembre 1934, p. 767.

• • •

« (...) *Le Chaland qui passe* est un film intelligent dont l'intellectualité ne tue ni la sincérité, ni l'émotion. C'est une crise d'ennui, de « cafard » pour employer un mot à la mode. M. Jean Vigo, avec quelque ironie parfois, sans s'attarder à photographier les rives des canaux et des fleuves, a concentré – excellente manière – son effort sur l'existence des trois personnages, rien ne distrait notre attention. Tout est simple, mais tout est cinéma. Pendant quelques instants, il ne se passe rien, l'ambiance est créée. Le dialogue n'est que secondaire. Qu'importent les mots ! Est-ce par des mots que M. Jean Vigo aurait pu nous faire percevoir l'égaré du marinier ? Il nous le montre plongeant, nageant entre deux eaux, tandis qu'en surimpression apparaît l'image de sa femme en mariée. Illusion peut-être, mais le cinéma est une illusion qui suggère. Tout n'est qu'illusion comme les histoires du père Jules (...) »

Jean Marguet, Le Petit Parisien, 59ème année, n°21. 024, 21 septembre 1934, p. 6.

• • •

« La vie à bord d'un chaland (...). Que cette vie soit monotone, je ne le croirai plus maintenant, tant M. Jean Vigo a su imaginer des épisodes pittoresques. Sans doute M. Vigo a-t-il exagéré ce pittoresque avec un peu trop de complaisance et souvent avec un désir trop évident de déconcerter et d'épater le spectateur. Jeunesse, esprit d'atelier, foi en l'avant-garde : il y a de tout cela dans *Le Chaland qui passe* et on en serait parfois quelque peu gêné si d'étonnantes qualités cinématographiques ne se manifestaient immédiatement (...). »

René Jeanne, Le Petit Journal, n°26. 181, 21 septembre 1934, p. 6.

• • •

« (...) la réalisation de Jean Vigo, d'une honnêteté et d'une conscience qu'il faut proclamer et admirer, même si l'on se partage pas entièrement l'enthousiasme de quelques fervents, d'autant, dis -je, que cette réalisation ne fait aucune concession à la facilité et à la prudence commerciales, ne flatte jamais ce goût frelaté qui règne aujourd'hui à l'écran, et atteint souvent, non sans quelque rigueur et austérité, le plus pur style cinématographique. C'est avouer pour moi, d'avance, quelle sympathie m'inspire une telle bande et à quel point je la place, même si je dois exprimer des réserves (...). Que Jean Vigo possède un véritable tempérament de metteur en scène, une forte personnalité de manieur d'images, cela saute aux yeux dès les premiers mètres. Sa vision originale du monde et des hommes, il a le pouvoir de l'imposer aux spectateurs. Meticuleux, réaliste, lyrique, voilà, je crois, les caractères qui définissent son talent, avec une tendance à appuyer sur le détail, à hausser les objets ou certains êtres épisodiques au symbole. Cet art, d'une probité exemplaire, ne va pas sans quelque insistance et quelque lourdeur ; il vise plus à la profondeur qu'à la variété. Mais la vie familière de la péniche, qui glisse au milieu des paysages d'usines, de cheminées, d'écluses et de ponts de fer, est peinte de main de maître, avec un scrupule, un dédain de l'effet convenu, de la poésie de carte postale et du fade pittoresque qui nous enchantent. Œuvre de salubrité et de réaction nécessaire. Souhaitons toutefois à Jean Vigo de se dépouiller un peu de ce dogmatisme qui lui sert de cuirasse, d'acquiescer une certaine rapidité elliptique dont il semble peu se soucier pour l'instant (...). »

Alexandre Arnoux, Les Nouvelles littéraires, 12ème année, n°624, 29 septembre 1934, p. 4.

• • •

« (...) Les amis de Jean Vigo (...) demanderont aussi qu'on rende au *Chaland qui passe* son titre primitif qui annonçait parfaitement cette alliance de la réalité et du rêve, ce mélange de bouffon et de tragique qui composaient autour de ce film une atmosphère shakespearienne. On peut dire que depuis les premiers films de René Clair rien, en France, ne nous avait donné une telle impression de nouveauté ; une personnalité extrêmement forte se révélait là qui, dans l'avenir, se serait classée au tout premier rang (...). »

G.(eorges) Charensol, L'Intransigeant, 8 octobre 1934.

• • •

« (...) Pour ce qui nous concerne, nous avons eu à la projection de *l'Atalante* la révélation d'un cinéaste né. Dès le début, cet étrange cortège de noce, pathétique et caricatural à la fois, nous a frappés et des passages comme l'aubade du prestidigitateur ou la plongée de Dasté ont conservé dans notre mémoire une intensité qui témoigne de leur force poétique. Jean Vigo parvenait à obtenir de l'acteur un jeu caricatural dont l'outrance habilement dosée cadrerait encore parfaitement avec le décor naturel qu'il lui donnait. Cette faculté lui permettait d'entourer ce qu'il décrivait d'une atmosphère de réalisme visionnaire plein d'une force âpre, sarcastique.

Dans l'état actuel des choses ce n'était pas avec des dons de cette sorte que l'on pouvait faire du cinéma commercial. Ce que nous voulions souligner c'est que l' « étrangeté » de Jean Vigo ne tenait pas à l'attrait d'une mode éphémère mais émanait d'une personnalité profondément originale, d'un anticonformisme constitutionnel. »

Valery Jahier, Esprit, 3ème année, n°26, 1er novembre 1934, p. p. 313-314.

Réédition 1940

« (...) Il y a là des images oiseuses, des épisodes mal illustrés, une syntaxe souvent défectueuse. On sent pourtant bien que, là-dessus, Jean Vigo avait son idée, et qu'il mettait son point d'honneur à dédaigner la continuité "cinématographique" à la façon d'Hollywood. Nous ne nous en plaindrons guère : il n'existe aucune loi qui prescrive que les péripéties de toutes les espèces de films doivent se dérouler à la cadence rapide et elliptique de *L'Introuvable* (...) »

Ce qui importe, c'est que le style soit robuste et charnu, la matière largement brassée... N'importe, tout cela est affaire de technique, et techniquement parlant, *l'Atalante* est loin d'être une réussite.

Il ne l'est guère plus, pourrait-on ajouter, du point de vue du contenu. Mais quelle richesse de tons, quelle poésie, quelle sincérité ! On aime peut-être mieux ce film tel qu'il est - avec ses lourdeurs, ses lenteurs, ses ratages, mais aussi cette violence lyrique d'un tempérament - que s'il avait été absolument réussi. Car, réussi, il nous aurait imposé ses limites, alors qu'imparfait et inégal, avec ses clartés et ses ombres, ce qu'il a de pauvre et de tout de même profond, il continue à nous habiter même lorsque nous avons quitté la salle, même huit jours plus tard.... (...) »

Nino Frank, Les Nouveaux temps, 1ère année, n°8, 8 novembre 1940, p. 2.

• • •

« (...) Jean Vigo, qui nous fut enlevé peu de temps après l'achèvement du film, avant sa trentième année, avait su faire de *L'Atalante* un film très beau et très émouvant. Les prises de vues sont toutes d'un goût parfait. Tel mariage dans une petite église de campagne, tel amarrage de la péniche, telle visite à la petite cabine-musée du vieux "boulingueur" qu'est Michel Simon, telles photos d'un port, appartiennent aux réalisations les plus parfaites de la caméra. Si le film étonne quelques spectateurs, c'est par sa trop grande richesse, qui lui donne un rythme haletant. C'est une de ces œuvres qui foisonnent de belles choses, dont les qualités se nomment légion et qui étonne par leur abondante et débordante jeunesse (...). »

A. F., Aujourd'hui, 10 novembre 1940.

Diffusion télévisée 1973

« (...) Vigo a fait de cette histoire banale un poème d'amour fou, baignant dans un fantastique social à la Buñuel. Les personnages de *L'Atalante*, unis d'abord par un mariage conformiste selon les règles, apprennent à conquérir leur liberté et leur amour, en s'échappant, en éprouvant une réalité dérisoire. Ils traduisent l'élan profond, la revendication de Vigo, et le père Jules, ce déclassé qui est en fait un sage, leur sert en quelque sorte de médium. La trame assez dérisoire de l'intrigue est constamment déchirée et Vigo fait apparaître, d'une manière surréaliste, la vérité des êtres (...). »

Jacques Siclier, Télérama, 27 octobre 1973.

Réédition 1990

« (...) *L'Atalante* est, en toute simplicité, un chef-d'œuvre. Même les paroles de la chanson, écrite par Charles Goldblatt (qui joue le pickpocket dans le film), restent en mémoire : "Les couteaux d'table / Aux reflets changeants / Sont inoxydables / Éternellement. »

La résurrection de *L'Atalante* est, bien sûr, un miracle. Pierre Philippe : « Retrouver certaines scènes a été, pour nous, comme l'apparition de la Vierge dans le pilier de Notre-Dame pour Claudel. »

F(rançois) F(orestier), L'Express, 4 mai 1990.

• • •

« (...) C'est ce dimanche 13 mai 1990 que le film maudit vient de renaître dans toute sa beauté, son originalité d'écriture, son réalisme social et poétique, son exaltation de l'amour fou, son aspect onirique, son esprit anarchiste, son rythme narratif auquel s'accorde la musique de Maurice Jaubert, qui a parfois des accents à la Kurt Weill, et ses merveilleux interprètes : Dita Parlo, Jean Dasté, Michel Simon, Gilles Margaritis... Un choc, un éblouissement, même pour les cinéphiles. Et pour celle qui, à peine plus âgée que le film, se tenait, les larmes aux yeux, à la sortie de la salle : Luce Vigo, fille de Jean. »

J(acques) S(iclier), Le Monde, 15 mai 1990.

• • •

« (...) Rayonnant d'humour et d'amour, d'images poétiques et réalistes sans cesse entremêlées, ce chef-d'œuvre vient à point tenir ici le rôle de témoin des efforts menés désormais dans plusieurs pays pour la conservation et la restauration des films menacés de perte. »

Jeanine Baron, Le Quotidien de Paris, 16 mai 1990.

• • •

« (...) Insubmersible, *L'Atalante* revient aujourd'hui par la grande porte du festival de Cannes (qui l'a présenté dimanche dans le cadre de la journée de sauvetage et de conservation des films) dans sa version quasi originale : deux cinéphiles ont, patiemment, recollé les morceaux en fouillant dans les archives de la société Gaumont. On découvre des scènes jusque-là inédites, comme celle où Michel Simon fume une cigarette... avec son nombril... Ressuscitée, « L'Atalante » toute neuve est depuis le 23 mai sur les écrans. Il ne faut pas la manquer. »

Anonyme, Les Échos, 28 mai 1990.

• • •

« *L'Atalante* est un des plus beaux films du monde. On n'en connaissait que des copies misérables, au montage bizarrement remanié, encombrées d'une chanson (*Le chaland qui passe*) qui prenait abusivement la place de la belle partition de Maurice Jaubert. La Cinémathèque Gaumont, Pierre Philippe et Jean-Louis Bompont, à partir des éléments en leur possession (copies retrouvées, chutes, multiples états du scénario, notes de Jean Vigo, souvenirs de ses collaborateurs), ont effectué sur ce matériel un travail admirable. Il ne s'agit pas seulement de réaliser un (indispensable et parfait) nettoyage technique destiné à rajeunir un chef-d'œuvre, mais de s'approcher le plus possible du film idéal de Jean Vigo, désormais éblouissant de jeunesse et de fraîcheur. La grande actualité poétique, aujourd'hui plus que jamais, c'est *L'Atalante*. »

D. (ominique) R. (abourdin), L'Évènement du jeudi, 31 mai 1990.

• • •

« (...) Il aura donc fallu attendre cinquante-cinq ans cette résurrection d'une œuvre maîtresse du cinéma, qui retrouve sous nos yeux sa respiration, son ampleur, ses vraies tensions et ses vrais repos. Je m'étonne que l'évènement ne fasse pas plus de bruit. Il est vrai que la postérité au travail a tout le temps devant elle. Je vous fiche mon billet, en tout cas, que, d'ici cent ans, le négatif de *L'Atalante* atteindra dans une vente aux enchères la somme astronomique que l'on paye aujourd'hui pour une toile de Van Gogh. »

Claude-Jean Philippe, France-soir, 31 mai 1990.

• • •

« (...) C'est donc un film entièrement rénové que le spectateur contemporain découvre. Celui qu'avait imaginé Vigo ? On ne le saura jamais et, personnellement j'en doute quant à quelques plans (pourquoi avoir gommé les incertitudes de celui de la fin, témoignage tragique de l'accident d'avion qui a failli coûter la vie à l'équipe ?). Mais, pour l'essentiel, les nouvelles générations vont se mettre sous la dent, au sein des meilleures conditions possibles, un film d'artisan génialement inspiré, qui fait fi de toutes les lois de la pesanteur pour inventer une forme de représentation qui n'appartient qu'à lui. »

Jean Roy, L'Humanité, 2 juin 1990.

• • •

« (...) Cette restauration est ainsi exemplaire car, plutôt que d'éclaircir un film et d'y mettre de l'ordre, elle l'introduit au contraire dans son propre trouble, restitue sa complexité, comme si, en définitive, la caméra explorait l'esprit fiévreux d'un jeune homme en proie aux doutes, Jean Vigo, mort à vingt-neuf ans le 5 octobre 1934. »

Antoine de Baecque, Cahiers du cinéma, n°434, juillet-août 1990, p. p. 50-51.